

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTRÉAL, VENDREDI, 20 AOUT 1847.

No. 66

LETTRE PASTORALE

DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL, AU SUJET DE L'ÉPIDÉMIE DE 1847.

IGNACE BOURGET, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint Siège Apostolique, Evêque de Montréal etc. etc.

A tous les Fidèles de la ville Episcopale de Montréal, Salut et Bénédiction en Notre Seigneur.

Il est temps, N. T. C. F., que Nous Nous consolions mutuellement, dans la juste douleur qui nous accable. Car depuis le huit juillet dernier le Seigneur nous a visités, en Nous enlevant huit Prêtres, dix Religieuses, et un grand nombre de généreux laïques, qui se sont dévoués avec un zèle digne de tout éloge au service spirituel et corporel des malades. En outre, nos cœurs ont été sechés de crainte à cause du danger qu'ont couru et que courent encore le Clergé, les maisons Religieuses et bon nombre de nos frères, que la maladie régnante a réduits à l'extrémité. Une certaine consternation répandue dans toutes les classes de la société, à la vue de la terrible épidémie qui exerce ses ravages à notre porte, est venue mettre le comble à notre désolation. Notre ville dans ce triste état peut bien être comparée à Jérusalem, autrefois la ville chérie du Seigneur, et emprunter, pour déplorer ses malheurs, les cantiques douloureux de l'inconsolable Jérémie. *Le Seigneur m'a rendue tout désolée, et tout épuisée de tristesse pendant tout le jour. . . . C'est lui-même qui a foulé le pressoir pour en faire couler le vin de sa fureur dont il a enivré la Vierge, fille de Juda. C'est pour cela que je fonde en pleurs et que mes yeux répandent des ruisseaux de larmes.* Car écoutez vous tous qui prenez part à mes peines, *Mes Prêtres et mes Vieillards ont été consumés dans la ville. . . .* Hélas ! une mort prompte et inattendue me les a enlevés, je ne les vois plus à ces à ces autels où ils montaient tous les jours pour offrir pour moi l'auguste victime. Je ne les entends plus dans cette chaire de vérité, où leurs saintes paroles animées par leurs bons exemples, me faisaient si bien comprendre l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Je ne les trouve plus dans ces tribunaux sacrés de la Pénitence où si souvent dans l'ardeur de leur charité, ils mêlaient leurs larmes avec le sang de Jésus-Christ pour purifier les souillures de mon âme. Je les cherche en vain dans ces sanctuaires vénérables où ils venaient à chaque solennité prendre place avec une religieuse gravité. De tristes et lugubres échos me disent sans cesse : Hélas ! ils ne sont plus ces bons Pasteurs qui à l'exemple du Souverain Pasteur, ont donné leur vie pour leur brebis. *Sacerdotes mei et virgines mei in urbe consumpti sunt.* Ce n'est pas tout ; écoutez encore le récit de mes maux ; mes Vierges. . . ont succombé sous le glaive de cette cruelle maladie. La Religion en les formant à la vie angélique, qu'elles avaient embrassée, avait mis dans leurs cœurs un sentiment bien noble, le dévouement le plus entier, et le plus absolu. Elle avait gravé bien avant dans leurs âmes la compassion pour toutes les misères, et la tendresse pour tous les malheureux. Elle leur avait donné pour pères et pour mères, pour frères, et pour sœurs tous ses pauvres ; elle leur avait appris que c'était là tous leurs trésors en ce monde, et qu'en les soignant, elles soignaient J. C. Elle leur avait inspiré ce courage héroïque qui les avait mises au-dessus de la faiblesse ordinaire de leur sexe. Et voilà pourquoi elles se prodiguaient de toutes leurs forces pour secourir de si grandes misères ; n'ayant qu'un seul regret, celui de ne pouvoir faire d'avantage pour le Dieu des pauvres, de nouveau couché sur la paille, dans la pauvre étable de Bethléem. Et voilà pourquoi elles affrontaient avec tant d'intrépidité, une maladie qui répand partout la frayeur. Et voilà pourquoi elles bravaient sans craintes avec joie même, la mort malgré toutes ses horreurs. Hélas ! cette impitoyable maladie a atteint de ces héroïnes du catholicisme, et la mort a déjà fait parmi elles dix victimes. Elles sont tombées, celles qui comme des anges de la paix consolaient tant d'âmes affligées. Elles ont disparu, celles qui allaient dans ces séjours de tant de douleurs avec plus de joie que l'on ne va à un festin (*melius ire ad domum luctus quam ad domum convivii*). Elles ne paraissent plus aux chevet de tant de mourans, celles qui consommaient leur existence au soulagement de l'humanité souffrante. Aux cantiques joyeux qui, il y a peu de jours, retentissaient dans les humbles asiles de ces servantes des pauvres, succède un morne silence ; ce silence n'est interrompu de temps en temps que par des chants lugubres qui annoncent que l'on

va confier à la terre les corps de celles qui ont succombé sous le glaive terrible du séau dévastateur. *Virgines meae . . . ceciderunt in gladio.* Ah ! que de justes raisons j'ai de multiplier mes gémissements ; et qu'à bon droit mon cœur est navré de douleur. *Multi gemitus mei et cor mrens.* Tels sont, Nous n'en doutons pas, N. T. C. F., les sentimens qui animent chacun de vous, à la vue de ces pertes immenses que fait en ce moment la Religion. Et puisque par des sentimens si dignes de votre piété, vous partagez notre juste douleur, Nous Nous faisons un devoir d'interrompre un instant nos incessantes occupations pour vous aider, par cette Lettre, et Nous consoler ainsi mutuellement devant Dieu. *Coram Deo : idèo consolati sumus.* Vous avez été et vous êtes encore profondément affligés ; et Nous aussi, Nos Très-Chers Frères, car si vous pleurez et regrettez les pères de vos âmes et les mères de vos pauvres, Nous pleurons et Nous regrettons de dignes collaborateurs et de généreux coopérateurs dans l'accomplissement des grands devoirs que Nous impose la charge Pastorale. Ils sont tombés ceux et celles qui, par leurs vertus, et surtout par leur inaltérable charité, faisaient l'ornement de cette ville, et de ce Diocèse. *Cecidit corona capitibus nostris.* Nous leur devons à tous un juste tribut d'éloges ; mais Nous ne saurions le leur payer autrement que par les larmes que Nous versons dans le secret de notre âme. *Ingemisco ego.* Le ciel fut inexorable et rejeta toutes ces prières que Nous lui adressâmes pour Nous conserver de si dignes ouvriers. Ah ! c'est que nous avions commis tant d'iniquités et tellement provoqué sa colère, que Nous Nous étions rendus indignes de cette grâce. *Nos iniquè egimus, et ad iram cunctam provocavimus, idcirco tu inexorabilis.* Qui pourra donc Nous soulager dans une si grave affliction ; ce sera N. T. C. F., notre foi, elle seule a pu insouler à ceux que Nous regrettons le courage qui les anima : Elle seule peut aussi nous faire accepter avec une humble résignation tant de coups redoublés que frappe la main d'un père, qui est justement irrité ; or voici ce qui doit Nous consoler dans ce temps mauvais. Ceux que Nous pleurons sont morts en faisant les œuvres de justice que l'Évangile préconise, et qui mènent à la vie éternelle. *Operati sunt iustitiam.* Ils ont donné à manger à ceux qui avaient faim ; ils ont donné à boire à ceux qui étaient dévorés par la soif d'une fièvre brûlante, ils ont reçu les étrangers, ils ont visité les malades. Oh ! espérons-le, ils vont recueillir les biens promis par le Dieu dont les promesses sont infailibles. *Adepti sunt reppromissiones.* Ils avaient entendu de la bouche du juste juge ces délicieuses paroles : *Venez les bien-aimés de mon père, venez posséder le Royaume promis dès le commencement du monde à ceux qui font les œuvres que vous avez faites.* Au lieu de les pleurer, réjouissons Nous donc plutôt de leur bonheur et envions saintement leur heureux sort ; *consolamini invicem.*

Avant de mourir, ils ont envoyé au ciel beaucoup d'âmes prédestinées. Ils ont fait triompher la religion en montrant au monde étonné ce que peut la charité catholique. Ils ont dissipé ces préjugés qui empêchaient beaucoup de nos frères séparés de connaître ce que c'est que la foi catholique, qui sait inspirer tant de pénibles sacrifices pour la gloire de Dieu. Ils comprennent aujourd'hui où est la vraie charité, où est le vrai dévouement et en conséquence où est la vraie foi. Car c'est à ses fruits que l'on reconnaît si l'arbre est bon ou mauvais.

En mourant, ils ont été des victimes de propitiation qu'à choisies la justice de Dieu pour se satisfaire, parce qu'elle était irritée par nos crimes ; afin de pouvoir ensuite faire grâce au grand nombre de coupables qui parmi nous abusent continuellement de ses grandes miséricordes. Oui, il faut l'espérer, N. T. C. F. Dieu nous pardonnera, et détournera de dessus nous le terrible séau qui nous menace, en considération de ses bons serviteurs et de ses humbles servantes qui ont tout sacrifié, même leur santé, même leur vie, pour accomplir le grand précepte de la charité : il a compté ce Dieu de bonté, qui récompense tout, jusqu'à un verre d'eau froide, donné pour son amour, il n'a compté, disons nous, leurs pas et leurs démarches dans ce champ de douleur, qui fut le théâtre de leurs combats. Ah ! qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui se sont ainsi lassés à courir dans cette noble carrière pour procurer à tant de malheureux le bonheur et la paix. *Quam speciosi pedes evangelizantium paucim.* Il a entendu les profonds soupirs que le spectacle de tant et de si affreuses misères leur a fait pousser. Il a vu les larmes et les sueurs dont ils ont arrosé cette terre aride, et ces marais où gissent tant de malheureux. Oh ! que de cris puissants s'élèvent aujourd'hui de cette terre sanctifiée par tant de travaux et sollicitent pour Nous la divine miséricorde.